

chapitre 5

Dauphiné, fin mars 2014

En fin d'après-midi Clara et Pierre-Henri arrivèrent au Relais en même temps que le car scolaire ramenant Justin et Julie. Après force embrassade des uns et des autres, Angélique déclara :

- Comme toutes les occasions sont bonnes, avec l'aide de Sonia, j'ai préparé une table d'hôtes pour ce soir. Jeannette, Nanar et Lulu sont de la partie et André devrait être là dans un moment s'il n'y a pas trop de circulation depuis Grenoble.

Après le drame qui avait entraîné la mort de Clémentine, Sonia travaillait le matin à mi-temps à la mairie du village et en fin d'après-midi elle aidait Angélique à s'occuper du Relais. En échange de quoi, celle-ci lui assurait le gîte et le couvert, comme dans une pension de famille.¹⁸

- Maman ! s'écria Justin, si tu veux je peux rester ici jusqu'au dîner. Ça vous permettrait de défaire les valises tranquillement.

- Et on pourrait finir notre partie de « Game of Throne » sur ma station compléta Julie innocemment.

Angélique et Clara éclatèrent de rire :

¹⁸ Voir « Des fleurs pour Clémentine » op.cit.

- Je vois que je t'ai bien manqué enchaîna cette dernière. Et les devoirs ?

- Tu sais bien que le Ministre les a supprimés ! Non je rigole ! André nous a aidé pour les maths et la physique et P.H. nous aide toujours pour le français et l'anglais.

- De la bonne utilisation des compétences, rigola Pierre-Henri.

Le couple suivit donc les conseils de Julien. Ils rentrèrent défaire leur bagage, prirent une douche rapide de façon à pouvoir rejoindre sans trop tarder le Gîte et aider à la préparation du repas pendant qu'Angélique finirait de s'occuper du bébé.

Leurs amis arrivèrent sur le coup de 8 heures.

André proposa un apéro ou un jus de fruit à qui le voudrait autour de quelques zakouskis locaux : cerneaux de noix, petits morceaux de Saint Marcellin secs, fromages de chèvres et caillettes.

- J'ai fait un gratin dauphinois lorsque j'étais tranquille, il ne reste plus qu'à le réchauffer. Ça ira très bien avec quelques feuilles de salade.

- Clara m'a appris une expression niçoise qu'elle va peut-être mettre en pratique en mangeant ici. dit P.H.

Devant l'expression intriguée de tout le monde il précisa :

- C'est quelque chose comme « avoir le cul comme la porte d'Aix ». Aie !

Il se frotta l'épaule où Clara venait de frapper d'un poing vengeur.

- Pas trop triste cet enterrement ? interrogea André pour faire diversion, sachant que s'il y avait une chose pour laquelle les femmes n'avaient aucun humour, c'était toute allusion à leur tour de taille.

- Triste pas vraiment, mais folklorique oui, répondit Pierre-Henri.

Ils entamèrent alors, un résumé assez détaillé des trois jours qu'ils avaient passés à Nice.

A l'issu de celui-ci, le premier à réagir fut à nouveau Nanar.

- Si tu as besoin d'aide pendant ton petit séjour à Nice, je dois pouvoir arriver à me libérer une huitaine de jours. Malheureusement, comme Lulu est salariée, elle ne pourra pas nous accompagner. Quant à moi j'ai fortement envie de faire la connaissance des charmantes cousines de Clara.

Lulu leva les yeux au ciel :

- Mon pauvre ami, si tes patientes avaient vent de tes fantasmes lubriques, tu serais voué à ne soigner que les amis du cousin Bertrand.

Justin et Julie avaient suivi toute l'histoire avec attention.

- Il est malade le cousin de maman, s'intéressa Justin ?

- Mais non idiot, tu n'as pas compris qu'il était homo ? répliqua Julie.

- Il n'y a plus d'enfant s'insurgeât Nanar. d'un air faussement contrit.

- Mais si puisque tu es là, rigola Pierre-Henri. Sérieusement, pourrais-tu regarder de plus près le mémoire du médecin militaire qui a ramené le squelette d'Hector et nous dire ce que tu en retiens. Quant à toi Jeannette, si tu trouvais le temps de traduire les lettres en italien reçues par Marguerite, Clara t'en serait sûrement reconnaissante.

- Mon côté commère se délecte déjà à l'idée de découvrir les turpitudes amoureuses de la belle-mère de ma sœur.

- Moi je vais faire des recherches sur le net, sur les mines de Golconde et les relations entre Hyderâbâd et Pondichéry au début du siècle. André pourrais-tu te charger de te documenter sur le Liban avant la guerre civile et le rôle du SDEC dans cette histoire de barbouze ?

- Je crois qu'il est grand temps que nous libérions les lieux. Nous avons assez abusé de l'hospitalité d'Angélique et Sonia, conclut Clara.

Au moment de partir, P.H. chuchota à l'oreille d'André :

- J'ai pris quelques photos des cousines avec mon Smartphone. Tu me feras penser à te les montrer à l'occase'...

Clara ayant pris sa semaine, ne reprenait le travail que le lundi. Habituellement, en week-end, ils prenaient leur petit déjeuner avec Justin, mais comme on était vendredi, celui-ci était déjà parti au collège.

- N'oublie pas ta carte de transport, lui avait recommandé P.H. car le Conseil général de l'Isère en est à trois sous près, il exerce désormais des contrôles à l'intérieur des bus scolaires, pour pouvoir racketter avec des amendes éhontées, les parents des enfants qui les oublient. Bel exemple de socialisme à la sauce hollandaise.

- Ce que tu m'agaces avec tes allusions politiques à trois balles, s'énerva Clara.

Pendant que Clara boudait encore en tartinant de marmelade d'oranges ses toasts grillés, et dégustait un thé Earl Grey de bonne facture, Pierre-Henri avalait avec satisfaction deux œufs au plat sur du bacon cuit «over easy» à la mode américaine, arrosé

d'un pot de café noir Malongo, qu'il avait ramené de Nice.

L'arrivée du facteur détendit l'atmosphère. Il était muni d'une lettre recommandée, destinée à Clara. Avant de l'ouvrir, Clara vit que l'en-tête était au nom d'un office notarial de Nice. Il s'agissait bien entendu du règlement de la succession de Marguerite. Elle était la seule héritière, et le notaire l'invitait à prendre contact pour les formalités.

Derechef, P.H. consulta le calendrier :

- Bon ! Les vacances scolaires de printemps commencent le 26 avril. Justin est avec son père la deuxième semaine, Il va donc le récupérer le 3 ou le 4 mai. Tu avais prévu de prendre une semaine de congé à cette occasion. Je propose de descendre à Nice juste après Pâques pour cette histoire de grenier, le 22 avril et que tu me rejoignes avec Justin en fin de semaine. Il faudrait donc avoir un rendez-vous avec le notaire la semaine suivante qui est celle du premier mai...

Clara avait, dieu merci, la bouderie courte.

- On va essayer, ce serait cool. Je suis certaine que Justin serait ravi.

Aussitôt dit, elle décrocha le téléphone pour appeler l'étude. Bien entendu, la première réponse de la secrétaire fut que c'était « évidemment » impossible pendant cette période de fête.

Clara, avec toute la diplomatie qu'elle pouvait mettre dans une voix noyée par le chagrin de quelqu'un venant de perdre une grand-mère qui lui était si chère, réussit finalement, à titre « très exceptionnel », souligna la secrétaire, à obtenir un rendez-vous dans la semaine qu'elle souhaitait. Elle avait tellement bien réussi à mettre la secrétaire dans sa poche, que celle-ci lui promit d'envoyer par

retour du courrier la liste des pièces nécessaires : livret de famille, extrait de divorce, évaluation de la valeur de la maison, etc...

Dans la foulée, elle appela sa cousine Cécile à la galerie d'art. Après l'avoir remercié pour son accueil chaleureux et celui de la famille, elle exposa la situation et continua :

- Avant de voir le notaire, il faudrait avoir une idée de l'estimation de la valeur de la maison de Gairaut. J'ai pensé que toi et François, vous étiez les mieux placés pour trouver une agence immobilière fiable.

Cécile flattée avait un ami dans une agence, en qui on pouvait avoir toute confiance.

- Si vous trouviez le temps avec Ginette de lui faire visiter les lieux. P.H. pourra en discuter avec lui quand il viendra.

- Oui, parce que si tu l'évalues trop haut, tu vas avoir des droits de succession, et si tu l'estimes trop bas, tu auras une plus-value importante en cas de vente.

Clara n'avait pas envie de partir dans une nouvelle analyse fiscale. Elle poursuivit :

- Si vous êtes toujours d'accord pour prévoir une exposition est-ce que vous pourriez libérer Bertrand, pour faire l'inventaire du contenu de la maison, avec P.H.

- Je vais te le passer, mais tu penses, il en frétille d'avance, et nous ça peut nous faire un bel évènement médiatique pour l'été. Tchao ! Tchao ! Cousine.

Allo ! fit alors une voix masculine.

Clara tendit le téléphone à Pierre-Henri avec un sourire narquois :

- Je te passe ton grand ami Bertrand.

- Ce n'est pas mon ami ! articula silencieusement P.H.

Puis s'adressant au correspondant, retenant un fou rire, il se mit d'accord avec lui pour prendre contact le jour de son arrivée.

- J'espère que j'aurais le temps de faire quelques esquisses de votre visage, car je n'ai pas abandonné l'idée.

- Vous me flattez énormément, cependant ne croyez-vous pas qu'il serait plus judicieux, puisque vous êtes plutôt spécialisé dans les paysages de travailler sur un projet de la maison de Gairaut que vous pourriez montrer lors de l'exposition.

- Mais quelle merveilleuse idée tu as là ! s'enthousiasma Bertrand. Tu es d'accord pour que l'on se tutoie, désormais.

- Très volontiers ! on garde le contact, à plus.

- Je vois que vous devenez intime s'esclaffa Clara.

- Bah ! ça n'engage à rien. Pour le moment, j'aimerais bien me pencher sur ta porte d'Aix, dit-il en posant ses pattes sur son postérieur. Elle se laissa entraîner dans la chambre à coucher en murmurant :

- Bon ! Me voilà presque rassurée sur ta sexualité, on va bien voir de quoi tu es capable.

Une dizaine de jours après, Clara et P.H. reçurent un appel de Nanar qui avait profité d'un week-end pluvieux et sans garde médicale pour étudier avec Lulu le mémoire confié par Clara :

- Du point de vue histoire de la médecine, c'est très intéressant. Sous l'angle des ancêtres de Clara, ça soulève quand même indirectement un ou deux problèmes. Je vous propose un petit topo autour d'un petit repas comme d'habitude.

Clara répondit qu'elle s'occupait de fixer la date avec Angélique et de contacter les autres assez rapidement car quinze jours plus tard P.H. devait partir pour Nice.

Dans le milieu de la semaine, ils se retrouvèrent donc tous. Le mercredi étant le jour de fermeture du Relais quasiment imposé aux mères de famille ayant des enfants d'âge scolaire et qui plus est, mariées, pacsées ou simplement « à la colle » avec un professeur de lycée comme c'était le cas d'Angélique avec André. C'était également le mercredi après-midi que Clara prenait ses RTT,¹⁹ habitude prise pour les mêmes raisons lorsque P.H. son prof' à elle n'était pas encore retraité. Ce fut chez ces derniers qu'ils se réunirent cette fois. Clara l'avait joué bobo campagnarde : battle-dress beige, chemise à carreaux négligemment déboutonnée, sa tenue était agrémentée du port de la bague en diamant qu'elle venait d'hériter de sa grand-mère. Ce fut bien, entendu ce petit accessoire, si l'on peut dire qui attira l'attention des invités.

Angélique remarqua alors la bague que portait Clara :

- Mon Dieu ! ne me, dit pas que P.H. t'a enfin demandé en mariage. En tout cas il ne s'est pas moqué de toi.

- Penses donc ! Chaque fois qu'il fait une déclaration, c'est celle des impôts : il m'explique que nous avons intérêt à rester indépendants, car en tant que divorcée je touche une pension alimentaire plus importante, et j'ai la part de Justin à déduire. En cas

¹⁹ RTT : Récupération du temps de travail : acronyme inventé par Martine Aubry, Ministre du Travail sous le gouvernement Jospin lors de la tentative de réduire la durée hebdomadaire du travail salarié à 35 heures.

de décès de mon ex, je toucherai la réversion de veuve, de fonctionnaire. Cette bague est la bague de ma grand-mère qui est dans la famille depuis ma trisaïeule Elisabeth et je l'ai récupérée pour que le fisc ne mette pas son grappin dessus.

- Mazette ! tu as bien fait, car ce bouchon, s'il est pur, doit valoir une petite fortune. Tu l'as fait expertiser ?

- Non, j'ai attendu que ma grand-mère soit bien enterrée, car j'avais peur que son fantôme ne vienne me le réclamer. En tout cas, comme je n'ai pas l'intention de le vendre, il n'y a rien qui presse.

Pierre-Henri repris la parole.

- je me suis donc penché sur l'histoire de cette région à l'aube du XXe siècle. C'est à la fois très simple et très compliqué...

- Nous en avons pour un bon quart d'heure ! Souffla André à l'oreille d'Angélique, qui pouffa.

- Toi et tes citations douteuses ! Chuchota-t-elle en haussant les épaules.

- Hyderâbâd est une ville qui jusqu'en 1950 était une principauté autonome sous l'autorité d'un prince musulman que l'on appelait le Nizâm. Lorsque la principauté fut intégrée dans la fédération indienne elle prit le nom d'Andhra Pradesh et jouxte le territoire de Pondichéry. Au sud d'Hyderâbâd se trouve la ville fortifiée de Golconde. Cette place fortifiée abritait jusqu'au début du XXe siècle, les mines de diamants les plus riches du monde d'où furent extraites les plus grosses pierres connues comme le Régent où le Koh I Nor.

En 1950, le Nizâm était encore l'homme le plus riche au monde. Il perdit ses droits politiques, mais garda son titre... et quelques diamants !

Curieusement, son successeur, un de ses fils, exilés

en Turquie, s'installa en France avec une de ses femmes et vécut à Nice pendant quelques années²⁰. Le dernier Nizâm en titre, appelé Mukarram Jah est né à Nice en 1933, puis parti faire des études à Cambridge. Il a maintenant autour de 80 ans, et semble vivre quelque part en Australie. Tout cela est nettement postérieur à la période qui nous intéresse.

J'ai trouvé sur Wikipédia en Anglais qu'à l'époque où Elisabeth et ses parents vivaient à Pondichéry, le prince régnant, Asaf Jah, sixième Nizâm d'Hyderâbâd entre 1869 et 1911 fut conseillé par un certain docteur Hussein plus connu sous le nom d'Arastu Yar Jung durant l'épidémie de peste dévastant la région.

Nanar qui paraissait somnoler ouvrit brutalement les yeux :

- Bon sang ! Mais c'est bien sûr ! J'ai vu ce nom dans le mémoire du « Médecin Colonial » dont je vais vous entretenir pendant le dîner.

. Mon cher et tendre ayant su nous mettre en appétit. Il est d'ailleurs temps de passer à table, conclut Clara.

Cette fois-ci, c'était des ravioles de Royan, accompagnées de quelques feuilles de salade, suivies de fromages de Saint Marcellin, de bleu de Sassenage, et d'une tarte aux pommes. Le tout arrosé d'une Syrah de l'Ardèche qu'avait apportée André.

Entre deux bouchées, Nanar attaqua son histoire.

²⁰ Dynastie Indienne : confidences d'une princesse au destin romantique. « Point de vue » N°3425 Mars 2014

chapitre 6

Hyderâbâd, 1906 Marseille, 1907

- Ce mémoire est daté de 1907. Il a été publié à Marseille, ce qui montre que finalement la mutation de Freddy a bien été effective et a été précédée de quelques mois par le départ de sa femme et de sa fille, de Pondichéry.

Il commence par une courte préface d'Alexandre Yersin²¹ médecin suisse ayant découvert le bacille de la peste, nommé en son hommage « Yersinia Pestis ». Après différents séjours en Inde et en Chine, il créera une annexe de l'Institut Pasteur à Saïgon.

Yersin rend hommage à son collègue français, pour cette étude sur la sérothérapie en Inde prolongeant ses propres travaux et ceux du docteur Paul Louis Simond²²,

C'est ce médecin de la marine, qui a démontré le rôle de la puce du rat dans la transmission de la peste bubonique.

²¹ Wikipédia

²² Nommé en Inde en 1893, Le docteur Simond utilisera le premier sérum contre la peste le 4 juin 1898. De 1899 à 1901, Paul-Louis Simond dirige l'Institut Pasteur de Saïgon au Vietnam. Il effectuera ensuite une mission au Brésil où il étudiera la transmission de la fièvre jaune. De 1906 à 1910, de retour en France, il devient professeur à l'École d'application du service de santé des troupes coloniales du Pharo, à Marseille.

Il se félicite que ces essais aient pu être prolongés avec succès après son départ des Indes pour l'Institut Pasteur, que Yersin venait de fonder à Saigon, par ses collègues restés sur place.

Par parenthèse, j'ai vu aussi dans Wikipédia, qu'il a également travaillé à acclimater l'hévéa en Indochine pour favoriser la production du latex avec un certain Michelin. Les bénéfices lui serviront à financer ses recherches médicales.

Il assure que le mémoire de Freddy, qu'il retrouve avec plaisir à l'Institut du service de santé des troupes coloniales à Marseille, où il vient d'être nommé, amènera des progrès sur la connaissance et le traitement de la maladie.

Le mémoire en lui-même tient autant du journal de bord que d'un article médical.

Au mois d'août 1906, Freddy reçut l'ordre du Ministère de la Santé de se rendre à Hydrâbâd où la maladie avait débuté quelques semaines après Pondichéry.

Le Vice-roi des Indes britanniques Lord Curzon avait mis à sa disposition trois wagons, de la toute récente Railway Board, qui avaient été aménagés en véritable infirmerie sanitaire. Après un voyage à travers rizières, champs de coton et zone semi-désertique, agrémenté de nombreux arrêts pour charger le charbon et l'eau nécessaires à la locomotive et permettre aux indigènes de s'accrocher au wagon de marchandises, lorsqu'ils arrivèrent dans la capitale de la principauté, le docteur Abdul Hussein, conseiller et premier chirurgien du Nizâm Asaf Jah VI avait prévu plusieurs carrioles pour transporter le matériel à l'Osmania général hospital dont il était le premier super intendant.

Le docteur Husain venait d'être anobli par le calife sous le nom d'Arastu Yar Joung. C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il avait des cheveux blancs recouverts d'une calotte blanche également et une barbe de la même couleur, taillée à la mode des dignitaires locaux. Il reçut les officiers du service de santé français dans ce qui était alors un des plus anciens hôpitaux de l'empire des Indes. Celui-ci se trouvait en bordure de la rivière Musi, un torrent capricieux périodiquement responsable d'inondations catastrophiques.

Le docteur Husain parlait couramment le français et fut ravi de s'entretenir avec son confrère. Il avait mené une véritable enquête épidémiologique démontrant que le bacille était arrivé probablement par des caravanes qui avaient fait halte à Golconde où se déroulait chaque semaine un marché au diamant, dans « le jardin des Gemmes », un emplacement au pied des murs de la forteresse²³.

Les marchands venaient de Pondichéry. La ville avait été contaminée quelques semaines plus tôt probablement par un bateau venant de Ceylan, tandis que le port de Madras, situé plus au nord, évité par ce cargo, avait été épargné.

Lorsque Freddy arriva dans la ville, plusieurs centaines d'Indiens avaient trouvé la mort. Il installa son matériel de laboratoire dans une annexe de l'hôpital britannique. Les sérums qu'il avait apportés avaient été préparés en s'inspirant de la méthode de Pasteur concernant la rage, à partir de bubons de malades en phase terminale. Les prélèvements étaient filtrés puis chauffés de façon à inactiver la virulence du bacille.

²³ A la poursuite du diamant bleu, documentaire 2011 de T.Piantaniada et S.Begoin

Le docteur Husain avait travaillé auparavant avec le docteur Yersin, mais leurs essais n'avaient pas été totalement concluants.

Lorsque le sérum était injecté à un malade en phase précoce de la maladie, celui-ci guérissait trois fois sur cinq. On ne comprenait pas très bien pourquoi, lorsqu'il était injecté à des personnes en bonne santé, si la plupart paraissaient immunisées pendant plusieurs semaines, une minorité au contraire développait la maladie et en mourait.

Le médecin indien présenta à Freddy le cas de deux individus. L'un d'eux, porteur des premiers symptômes de la peste, avait guéri rapidement après une injection, tandis que l'autre qui en avait reçu une à titre prophylactique, avait développé rapidement une forme grave dont il venait de mourir.

Freddy pratiqua des analyses sur le survivant et une autopsie sur le cadavre.

À l'époque, les tests immunologiques n'existaient évidemment pas encore. En ponctionnant un des anciens bubons cicatriciels devenus fibreux, sur l'homme qui avait guéri, il trouva des résidus de bacilles détruits probablement par le sérum. Sur le cadavre de l'autre homme, les bubons fourmillaient de bacilles vivants.

L'origine des deux sérums étant différente, il supposa que l'inactivation n'avait pas été suffisante dans le second cas, et que l'injection avait transmis des bacilles encore actifs ayant résisté aux substances de défense développées dans la préparation.

Il essaya de démontrer que dans chacun des deux cas la localisation ganglionnaire était différente et que les organes nobles n'étaient pas touchés de la même façon.

Lui-même, s'était protégé en se faisant une injection du sérum purifié qu'il avait ramené de Pondichéry. Les chairs du cadavre furent détachées du squelette et finalement brûlées après l'autopsie pour éviter tout risque de contagion. Seuls les ossements avaient été conservés ainsi que quelques échantillons isolés dans de la glace.

Je vous rappelle, poursuit Nanar qui, chose étonnante montrant qu'il était passionné par le sujet n'avait pas touché à ses ravioles, que nous sommes historiquement en pleine époque de balbutiement des vaccinations et que les médecins n'ont aucune connaissance des notions d'antigènes et d'anticorps.

À la fin du mémoire, Freddy déplore que les moyens matériels dont il dispose sur place ne lui permettent pas d'approfondir ses recherches. Il remercie les autorités britanniques de lui avoir fourni les moyens de conservation au moyen de blocs de glace venus de l'Himalaya dans des containers isolants.

Il a pu ensuite rapatrier ces échantillons à Marseille, sous contrôle sanitaire à cause du risque de contagion résiduelle, grâce à un navire frigorifique au gaz carbonique, alors très répandu pour le transport des denrées périssables dans le Commonwealth. Le squelette, lui, avait été protégé par une sorte de sarcophage en plâtre.

J'ai consulté plusieurs sites Internet, et on y trouve de nombreux renseignements, sur les travaux et la carrière de Paul Simond, et d' Alexandre Yersin. On peut même télécharger la publication de ce dernier

où il décrit pour la première fois la bactérie à l'occasion d'une épidémie en Chine.²⁴

Par contre, je n'ai pas trouvé de référence directe aux travaux de Freddy. L'Institut de Marseille du Pharo semble posséder un fond important retraçant l'histoire des actions menées outre-mer par ses anciens élèves. Mais il faut faire une demande préalable au responsable de la bibliothèque.²⁵ Comme en France rien n'est jamais simple, depuis²⁶ ans, l'institut de Marseille est en train de déménager pour un pôle de recherche à Brétigny sur Orge. On espère qu'il sera à nouveau opérationnel en fin dans l'année.

Finalement, l'ancêtre de Clara a ramené le squelette des Indes. Il y a de fortes chances que ce soit celui de votre ami Hector.

André s'agita sur sa chaise :

- Ils étaient charmants ces médecins militaires de transporter des morceaux de macchabées pleins de microbes de la peste par bateau. C'est comme cela qu'il y a eu des millions de morts en Europe au Moyen Âge !

- Eh ! Eh ! tu ne crois si bien dire ! Le navire qui les a ramenés a été plus discret que le cargo « Pachacamac » transportant le professeur Tournesol vers Le Temple du Soleil au Pérou?²⁷

Pourtant il y a des antécédents.

²⁴ ww.Bibnum.education.fr « Mise en évidence du bacille de la peste à Hongkong » par le docteur Yersin, médecin de deuxième classe des colonies, annales de l'Institut Pasteur, 1894, volume 8

²⁵ Présentation de l'institut tropical du service de santé des armées « école du Pharo » ww.revuedemedecinetropicale.com Auteur R.Laroche 2005 ;65 :219-224

²⁶ Laprovence.com 24 juillet 2008

²⁷ Le Temple du Soleil, 14e album des aventures de Tintin 1949

En 1720, le bateau « Grand-Saint-Antoine », accostant à Marseille en provenance de Syrie, a été à l'origine d'une épidémie. Sa cargaison constituée de balles de coton était contaminée par la peste. À la suite de graves négligences, et malgré un dispositif de protection très strict comportant notamment la mise en quarantaine des passagers et des marchandises, la peste se propage dans la ville, puis en Provence où elle fait entre 90 000 et 120 000 victimes sur une population de 400 000 habitants environ²⁸.

Ce n'était qu'une gentille grippette, car on signale une dizaine de millions de morts en Inde pendant toute la première moitié du XXe siècle malgré les travaux de Yersin, Simond et Pasteur. Et pour parler de la grippe dite espagnole, elle aurait fait durant l'hiver 1918, avec 1 milliard de malades dans le monde, de 50 à 100 millions de morts,

- Finalement, Tchernobyl s'en est bien tiré avec 2.000 morts et 40.000 cancers potentiellement estimés, commenta André.

- Du point de vue de l'histoire et de la philosophie des sciences, j'avoue que c'est passionnant. As-tu une idée du statut actuel de ce squelette qui repose au fond d'un grenier depuis une bonne centaine d'années, intervint P.H.

- Sur le plan sanitaire, mettez des gants et faites gaffe aux souris bien qu'un siècle après, le risque épidémique doive être nul, car on trouve régulièrement des fosses communes datant du Moyen Âge dont les ossements contiennent de l'ADN du bacille et qu'il n'y a aucune contagion. De plus la maladie guérie avec des antibiotiques courants. Encore que je me délecte de la panique de

²⁸ Wikipédia : La peste de Marseille (1720)

mes collègues du ministère de la santé et de la mairie de Nice avec la saison touristique proche, car aucun cas n'a été signalé en France depuis 1945. Un p'tit coup de fil anonyme à Médiapart et hop, tous en Bretagne voire fermeture de l'aéroport de Nice avec exercice du droit de retrait du personnel et exigence d'une prime de risque de la part des syndicats.

- En fait, le squelette ne risque rien, car il a été préparé comme le faisaient les religieux au Moyen Âge pour conserver les reliques pour décaper les ossements en les faisant bouillir dans de l'eau vinaigrée.

Côté légal, je crois me souvenir qu'il y a une dizaine d'années, une loi a confirmé la coutume ancestrale qui considère que des restes humains ne sont pas des choses en soi et ne peuvent pas faire l'objet de commerce. Bien sûr, les lois de bioéthique n'étaient pas aussi précises que maintenant. Pour avoir plus de renseignements, il faudrait interroger un médecin légiste ou un procureur de la République, si tu as ça dans tes relations. A priori, l'inventeur, c'est ainsi que l'on désigne la personne qui découvre un objet ou un cadavre inconnu, doit avertir les services de police. On pourrait reprocher à la grand-mère Marguerite de ne pas l'avoir fait, mais comme elle est morte, toute action judiciaire à son égard est éteinte. Avec la folie judiciaire qui envahit notre pays, on pourrait imaginer que Ginette, Aldo et toi, soyez poursuivis pour complicité de dissimulation de cadavre. D'autant qu'avec tes fonctions de maire d'une bourgade de 1000 habitants, ça prendra vite une tournure politique d'envergure nationale ! Finalement, c'est peut-être un avocat qu'il faudrait consulter, conclut Nanar en attaquant une portion de

Saint Marcellin. Après quoi, il but une gorgée de vin et commenta :

- Cette syrah de l'Ardèche est décidément délicieuse.

Pierre-Henri sursauta :

- Eh, Oh ! attention, c'est Clara, la propriétaire de la maison !

- Comme elle n'a pas vu elle-même le squelette depuis qu'elle est adulte et que, le corps humain étant inaliénable, elle n'a aucun droit dessus, c'est bien toi qui l'a vu le dernier dans sa caisse, mon cher.

Clara entourra les épaules de P.H. et prit un ton compatissant.

- Ne t'en fait pas mon nounours, si tu fais une déclaration à la police de Nice, je suis sûre que tu bénéficieras de l'indulgence de la cour, surtout que tu n'es inscrit à aucun parti.

- Ouais ! j'en parlerai avec le mari de Stéphanie, qui travaille dans la police.

chapitre 7

Marseille, mardi 22 avril 2014

Dans les jours précédant sa nouvelle descente à Nice, P.H. prit rendez-vous avec l'agent immobilier que Cécile lui avait recommandé et se mit d'accord avec Bertrand en vue de l'inventaire de la maison de Gairaut et envisager de façon plus approfondie le thème de l'exposition.

Dans la foulée, il essaya de prendre contact à Marseille, avec un responsable de l'institut du Pharo, en cours de transfert dans la région parisienne. Il obtint qu'on lui passe au téléphone une archiviste à qui il expliqua qu'il avait trouvé dans le grenier de la maison familiale de sa femme, un mémoire rédigé par un ancien médecin militaire ayant travaillé à l'institut « retour des Indes » et du matériel médical de la même époque parmi lequel un squelette en vrais os ! Il aurait aimé savoir s'il existait des documents complémentaires à ce sujet dans les archives et obtenir des renseignements sur le statut de ces ossements. Il eut la chance de trouver une oreille attentive. La personne au bout du fil sursauta au nom de Yersin et de Paul Simond. Elle trouva le sujet passionnant et lui proposa de le rencontrer à Marseille, le jour où il descendrait sur Nice. Les laboratoires de recherches étaient fermés, le transfert des archives n'était pas prévu dans l'immédiat, car les bâtiments allaient être occupés

BERNARD ROUGIER

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman

par le siège de l'université Aix-Marseille. L'archiviste et ses deux assistants erraient quelque peu dans des couloirs déserts entre deux numérisations documentaires demandées via Internet par les chercheurs désormais délocalisés à Brétigny sur Orge.

P.H. lui donna les références du mémoire de Freddy, pour qu'elle puisse extraire des archives, ce qu'elle trouverait être disponible.

Le 23 avril tombait un mardi. Clara partit travailler et fit des recommandations de prudence à P.H. car n'étant même pas pacsés, en cas de décès, fit-elle remarquer d'un ton pincé, comme simple concubine et bien que la retraite de P.H. soit celle d'un fonctionnaire, elle n'aurait pas droit à une pension de réversion.

- Encore un vague reste de pudibonderie de notre République... ! S'exclama Pierre-Henri. Heureusement, plusieurs des compagnes notre cher Président sont dans le même cas que toi. Il va certainement y mettre bon ordre. Envoie lui donc un tweet.

Une fois prêt, P.H. déposa Justin à l'arrêt du bus scolaire et prit la route vers le sud, en direction de Marseille où il arriva à l'heure du déjeuner.

Il avait rendez-vous à 14 heures. Le soleil étant de la partie, il décida qu'il avait largement le temps de déguster un plateau de fruits de mer dans un bistrot du port. Grâce à son GPS, il trouva sans peine un parking à l'angle de la rue Paradis, et rejoint à pied la Canebière en direction du vieux port. Négligeant le Quick qui avait probablement remplacé le « bar de la marine » cher à Marcel Pagnol, il choisit un des restaurants entre le quai des Belges et le quai de Rive Neuve. Il s'assit à une terrasse protégée par

une véranda et bien occupée par des gens du cru. Il choisit une demi-douzaine d'huîtres de Bouzigues issues de l'étang de Thau voisin et un poisson grillé. Il termina par une glace maison parfumée à la fleur d'orange le tout arrosé par une demi-bouteille de blanc de Cassis aux arômes, que Frédéric Mistral a décrit, de romarin, de bruyère et de myrte.

En buvant son café, il contempla la « Bonne Mère » qui dominait le port depuis 150 ans. Jadis elle surveillait les bateaux en partance vers Pondichéry et l'Indochine et faisait rêver le Marius de Pagnol, tandis qu'Escartefigue, le capitaine du ferry-boat dont l'embarcadère se trouvait à 200 mètres du restaurant lui avait fait remarquer, que si ces bateaux allaient au loin, ils allaient aussi parfois profond !

Justement, la sirène de la prochaine navette venait de retentir pour 13 heures.

Pierre-Henri fit signe à la serveuse pour régler l'addition et lui laissa un pourboire qui lui valut un gracieux sourire. P.H. ne put résister, à la curiosité de lui demander son prénom.

- Fanny ! Monsieur, répondit la jeune fille en rougissant.

- J'aurais dû m'en douter... murmura P.H. en secouant la tête.

Puis il s'éloigna sur le quai vers la presqu'île du Pharo qui dominait l'entrée du vieux port.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il parvint au sommet du promontoire où se trouvait un immense jardin public, à l'extrémité duquel, se trouvait le palais du Pharo, construit pour Napoléon III et l'Impératrice Eugénie, lesquels n'en profitèrent jamais, car comme le proclamait le panneau explicatif de l'office du tourisme, le palais n'était pas

encore achevé au moment de la chute de l'empire en 1870.

L'office du tourisme rappelait opportunément (voire avec opportunisme), que sa rénovation, en centre de congrès, venait d'être achevée par la municipalité de Jean-Claude Gaudin.

Les jardins étaient entourés par une allée, dont Pierre-Henri, découvrit avec intérêt qu'elle portait le nom de Paul-Louis Simond. Celle-ci menait d'ailleurs à un bâtiment situé sur la gauche du palais, sur le fronton duquel était inscrit « Institut de médecine tropicale du service de santé des armées ». La porte d'entrée était fermée. Une affichette précisait que l'institut de recherche était transféré à Brétigny sur Orge, et que pour contacter le gardien, il fallait appeler par l'interphone.

Il sonna donc. Une voix métallique désincarnée demanda :

- C'est pourquoi ?

P.H. dit qu'il avait rendez-vous avec un responsable des archives. A l'interphone la voix répondit :

- C'est moi, je vous ouvre et je descends vous accueillir.

Un déclic résonna dans le pêne et la porte s'entrouvrit. Au moment où P.H. pénétrait dans le hall, une femme d'une quarantaine d'années, arrivait au pied de l'escalier principal. Elle était blonde, coiffée d'un chignon, assez grande et plutôt mince. Elle se dirigea vers lui avec l'air assuré d'une maîtresse de maison et lui tendit la main :

- Monsieur le Maire, je suis d'autant plus ravie de vous accueillir, que votre appel nous a secoué d'une torpeur intellectuelle qui tendait à nous envelopper depuis quelques mois.

- Je vous suis très reconnaissant de votre intérêt, chère Madame.

- Pas Madame ! précisa son interlocutrice en redressant la tête, et en tripotant une branche de ses lunettes reposant sur sa poitrine, retenue autour de son cou par une mince chaînette. Mes collègues m'appellent Mademoiselle Simone, Monsieur le Maire.

- Très bien mais oublions Monsieur le Maire, car ma visite est à titre particulier. Mon prénom est Pierre-Henri, mes collègues à moi, m'ont surnommé P.H. lorsque j'étais professeur de lycée.

- Vous étiez prof' de physique ?

- Non ! Non ! De philo, une matière parfois acide.

Il eut du mal à garder son sérieux, en se demandant si la donzelle était une « vraie » vieille fille, bien qu'à la réflexion, elle avait un petit côté sexy démentant la première impression.

Tout en parlant, elle le fit entrer dans un grand bureau confortable et ensoleillé donnant sur les jardins.

- J'ai effectué une recherche documentaire à partir des renseignements que vous m'avez donnés. En 1905, notre établissement venait juste d'ouvrir. J'ai toutes une série de photos des médecins de l'école d'application du service de santé des troupes coloniales de l'époque, dans lesquelles je n'ai pas trouvé celle de l'ancêtre de votre épouse. Il devait appartenir au corps des médecins en opération extérieure. Ce que l'on appelle maintenant l'Opex. A moins qu'il n'ait été détaché de l'institut de médecine navale de Toulon transféré au Val de Grace, il y a deux ans.⁹ Par contre, j'ai trouvé un dossier papier à son nom où il existe plusieurs exemplaires du mémoire, ainsi que plusieurs documents rattachés à

ce dernier, des échanges de correspondances avec le docteur Simond et avec le docteur Husain et même une lettre de Simond à Husain qui me paraît très intéressante. Il y a aussi deux exemplaires de la « revue des archives d'hygiène et de médecine coloniale » précurseur de notre publication actuelle « la revue de la médecine tropicale »¹⁰²⁹ faisant référence à ce mémoire et à l'épidémie de peste aux Indes, co-signés par votre médecin Colonel et le docteur Paul Simond. Je n'ai pas encore eu le loisir de rechercher dans les archives de la bibliothèque numérique des bibliothèques universitaires s'il y a des éléments que nous n'avons pas ici.

Elle s'était assise derrière son bureau dans le style début 2000 de chez « Camif collectivité » et pria P.H. de s'asseoir sur un des fauteuils face à elle. Elle alluma la lampe de travail munie d'une ampoule basse consommation qui clignota deux ou trois fois avant de s'éteindre. Une discrète tape de la main de l'archiviste sur le projecteur ralluma la lampe récalcitrante. Elle glissa vers son interlocuteur plusieurs feuillets assez anciens protégés dans des pochettes plastiques. La première était une copie carbone d'une lettre manuscrite adressée en anglais par le docteur Simond au docteur Husain.

La traduction dactylographiée en français était glissée au verso :

²⁹ <http://blog.tv83.info/2011/06/23/irba-heritier-de-la-recherche-en-medecine-navale/>

« Excellence, Monsieur le Ministre, cher confrère, Notre collègue et ami, m'a tenu au courant des remarquables recherches que vous avez effectuées avec lui sur le traitement destiné à enrayer le fléau qui sévit actuellement dans votre région. Notre confrère doit être prochainement muté à l'Institut du Pharo à Marseille. Il voudrait poursuivre les études sur le bacille pesteux qu'il a initiées avec vous. Nul doute que ces études seront ultérieurement profitables. Le problème pour lequel je prends langue avec vous est le suivant : nous souhaiterions rapatrier en France des échantillons biologiques ainsi que le squelette du sujet récemment décédé, que vous lui avez confié. Il semblerait que, d'après les éléments vestimentaires que nous avons trouvés sur lui, celui-ci fut de confession musulmane et non pas indoue. Cela n'oblige donc pas à une crémation religieuse. Toutefois, nous voudrions être certains, pour des raisons diplomatiques et éthiques que le calife de religion musulmane, ne s'oppose pas à l'utilisation de restes humains dans l'intérêt de la science médicale. J'espère que vous voudriez bien obtenir l'accord des autorités religieuses pour notre ami.

Je vous prie de croire, votre Excellence, Monsieur le Ministre et cher confrère, en mes très respectueuses et admiratives salutations.

Marseille, 1907... »

Une seconde pochette contenait la réponse du docteur Husain, également manuscrite rédigée en français soit que le médecin indien connaissait parfaitement notre langue, soit qu'il en est confié la traduction à un de ses secrétaires. La calligraphie était en tout cas élégante et parfaitement lisible.

« Cher et honoré, confrère,

À la suite de votre missive récente, j'ai pris l'avis de plusieurs érudits de notre religion musulmane, notamment, Abdoul Ahad Jalavi qui est un élève de notre regretté Rashid Ahmad Gangohi³⁰ Celui-ci fait autorité en matière de jurisprudence islamique.

Il y a deux aspects à prendre en considération : d'un côté le respect du corps humain aussi bien pendant la vie qu'après la mort. Le Prophète Mahomet a dit : « briser l'os d'un cadavre est semblable à briser celui d'un être vivant ». On serait donc tenter de prohiber les dissections ainsi que les examens post-mortem. D'un autre côté, si l'on n'autorise pas ces autopsies, pour déterminer la cause exacte du décès, on risque de porter tort au développement de la médecine et de la justice.

C'est pourquoi notre Imam pense en se fondant sur la jurisprudence islamique, que, lorsque l'on est confronté à deux maux, on doit choisir le moindre. Ces examens peuvent donc être permis, mais tout doit être fait pour sauvegarder au maximum la dignité du cadavre. J'ai donc transmis cet avis à notre calife qui sur cette base a décidé d'accepter cette demande

Notre prince serait très honoré que la mort du jeune croyant contribue à la victoire contre cette terrible maladie.

Une fois de plus, dans sa grande sagesse, le Nizâm a su concilier, religion et modernité.

Qu'Allah et Mahomet te protègent.

Docteur Husain arastu Yar Joung,

À Hyderâbâd, 1907 »

³⁰ Érudit islamique indien. Ses disciples le considéraient comme un Alim (juriste), et une autorité sur la Sharia, (loi) du soufisme

Lorsque, ayant fini sa lecture, P.H. leva la tête, il vit que Mademoiselle Simone le dévisageait avec un petit sourire en coin :

- Ne trouvez-vous pas, dit-elle avec une pointe d'humour, que si notre bon médecin indien n'avait pas été musulman il aurait pu faire un excellent jésuite.

- Freddy, lorsqu'il est reparti à Pondichéry, a donc emporté quelques échantillons biologiques et le squelette avec la bénédiction du sultan. Et les risques de contagion dans tout ça ?

- C'est là que réside la célébrité de Paul-Louis Simond. Il a démontré que le mode de transmission de Yersinia Pestis se faisait exclusivement du rat à l'être humain par le biais des puces. Au moment où un rongeur, vecteur primaire de la maladie meurt, son sang grouille de microbes dont se gorgent les puces. Le corps du rongeur se refroidissant, les insectes étant très frileux abandonnent le rat, comme ce dernier quitterait un navire en perdition, si j'ose dire. Ils trouvent des hôtes plus accueillants, comme un être humain, qu'ils contaminent en le piquant à son tour. La transmission d'homme à homme ne se transmet par voie respiratoire qu'en cas d'une atteinte pulmonaire.³¹

- ...Et c'est ainsi que se propage ce mal qui répand la terreur, mal que le ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre. La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom... comme l'a très bien écrit notre ami Jean de La Fontaine.

Le visage de mademoiselle Simone s'éclaira d'un grand sourire :

31

http://www.asnom.org/oh/fr/1120_revue_medecine_tropicale.php?PHPSESSID=ae629fb09017c051eba6ce41ae8fd119

BERNARD ROUGIER

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman

- Ne soyons pas quand même trop franchouillard car plusieurs siècles avant le fabuliste et le docteur Simond, le célèbre médecin arabe Avicenne avait suspecté l'existence de micro-organismes et le mode de transmission du fléau. Et Yersin lui-même était suisse.³²

Il y a également dans le dossier administratif une lettre de « Freddy » à l'agent comptable de l'institut pour justifier la note de frais de son retour à Marseille. Il lui fait remarquer justement que le matériel médical est fragile et demande une prudence de maniement qui justifie son isolement sur le bateau. Certes, ajoute-t-il, la compagnie concurrente est moins chère, mais ne présente pas, à son avis, les garanties de sécurité. Il a toute confiance dans l'agent général de la messagerie maritime française, et bien que l'agent de son concurrent soit également français, les propriétaires sont en fait des financiers anglais. Ce dernier argument avait dû emporter la conviction des supérieurs de Freddy, car le mot « anglais » était souligné de deux traits rouges et un commentaire en marge écrit de la même couleur, disait : « pas question » et était contresigné par l'agent comptable.³³

Pierre-Henri secoua la tête :

- Je me demande si nous pourrions trouver des précisions sur l'identité exacte de ce squelette. Peut-être qu'une recherche d'ADN reste possible. Il faudrait avoir des éléments de comparaison, poursuivit-il d'un air pensif.

³² Peste et choléra - Prix Femina 2012 de Patrick Deville

³³ La rivalité commerciale entre la Compagnie des Indes anglaise et les Comptoirs Français était irréconciliable

- De mon côté, si vous le souhaitez, je peux pousser les recherches sur les descendants de la famille du Nizâm. Je vous propose même de demander aux administrateurs de l'institut s'ils seraient d'accord pour patronner officiellement votre exposition à Nice.

Elle se leva pour raccompagner P.H. et conclut avec un sourire enjôleur :

- Je serai ravie de rester en contact
- Vous êtes adorable. Ma femme va être aux anges.

Il sembla à P.H. que le sourire en question se figea pendant un court instant.

Une fois sorti de l'institut du Pharo, il reprit la route de Nice où il arriva en début de soirée.

Il avait été convenu avec Ginette qu'il habiterait la maison dans une chambre du premier étage, qui comportait également une salle d'eau.

Lorsqu'il arriva, il trouva un mot à son intention sur la console d'entrée où Ginette lui disait qu'elle lui avait préparé un en-cas dans la cuisine et mis des draps propres dans le lit de la chambre. Elle l'informait qu'elle avait vérifié, que la télévision du salon fonctionnait bien. Elle précisait également qu'elle passerait le lendemain matin vers 8 heures avec du pain frais et Nice-Matin, et enfin lui rappelait d'appeler Bertrand dans la soirée.

Préalablement toutefois, P.H. appela Clara pour lui dire qu'il était bien arrivé et résumer son entrevue avec la belle archiviste.

Une fois les appels passés, il s'attaqua au plat de petits farcis niçois préparé par Ginette.

Lassé par le voyage, il préféra se coucher avec un polar à succès fondé sur « la peste des chiffonniers

» qui tua 35 personnes à Paris dans les années vingt³⁴.

³⁴ « Pars vite et reviens tard » Fred Vargas Éd. Viviane Hamy (2001)

chapitre 8

Nice, mercredi 23 avril 2014

Le lendemain matin, P.H. venait de prendre une douche et de se raser, lorsque la sonnette retentit. Il enfila rapidement un jean et un tee-shirt, et ouvrit à Ginette chargée de victuailles :

- J'ai bien la clé, mais j'ai préféré sonner, s'excusa la vieille dame.

- C'est ridicule, vous êtes ici chez vous.

- Oui ! enfin tant que la maison n'est pas vendue, marmonna-t-elle.

- À ce propos, Bertrand et l'agent immobilier devraient passer en fin de matinée. En attendant je vais faire un tour en ville et en profiter pour prendre un abonnement Internet pour la maison.

- Qu'est-ce que vous croyez, répondit Ginette en haussant les épaules. Il y a une Live box dans le bureau. Marguerite était fan des réseaux sociaux. Son Login est « mataharinice » en minuscule et tout attaché, j'ignore le mot de passe qui est connu d'Aldo. Lui, de son côté, ignore le login !

- Moderne la mémé ! Mais bizarre son Login et curieux que Clara ne m'en ait pas parlé.

- Je ne pense pas que la petite était au courant de toutes les activités de sa grand-mère, conclut Ginette avec un sourire en coin. Vous devriez trouver un dossier plus complet dans l'ordinateur lui-même.

Sur le moment P.H. ne prêta pas attention à cette dernière phrase.

- Pendant que j'y pense, Ginette, accepteriez-vous d'être présente en fin de matinée ? Cela me gêne un peu de faire visiter cette maison seule à l'agent immobilier. Si vous êtes là, j'aurais moins l'impression de violer l'intimité de Marguerite. Après tout, vous faites un peu partie... ! Il hésita...de la famille.

- Vous voulez dire que je fais partie des meubles, c'est ça ! dit Ginette en riant.

- Certes ! Mais des meubles de valeur ! Se rattrapa comme il put Pierre-Henri. Si vous acceptiez de déjeuner ensuite avec nous, j'en serais très heureux.

- Et mon mari alors, comment va-t-il se nourrir ? Par contre, pendant que j'y pense, Stéphanie m'a demandé de vous prier à dîner ce soir, vers 20 heures. Elle tient à vous présenter son mari, Jean-Marie. Les cousins Aldo et Germain seront là aussi.

- Au fait, vos farcis Niçois étaient délicieux, comment faites-vous pour avoir ces petites courgettes en cette saison ?

- Ah mon bon ! je vais vous confier un secret de cuisine familiale. Promettez-moi de ne pas le répéter encore que, toutes les niçoises font la même chose. Alors voilà : en été en pleine saison des courgettes, quand vous préparez un plat pour le dimanche, vous en faites un autre. Une fois cuit et refroidi, vous le coupez en plusieurs parts. Vous enveloppez chacune d'elles dans une feuille de plastique et zou ! Vous les mettez au congélateur. Comme ça, vous en avez toute l'année. Par contre, les beignets de fleurs de courges ne se congèlent pas, et ça, vous pourrez en manger que cet été. Maintenant, vous me

débarrassez le plancher, que je fasse un peu de ménage en attendant l'arrivée de Bertrand et son ami. S'ils sont en avance, je vous appelle sur votre portable, laissez-moi votre numéro.

Pendant qu'il énonçait les chiffres, elle tapait ceux-ci sur le clavier de son téléphone mobile, puis elle composa un bref message. Le téléphone de P.H. signala l'arrivée d'un SMS.

- Voilà je viens de vous envoyer le mien, comme ça vous pouvez me contacter, si besoin. Profitez du beau temps pour aller faire un petit tour sur la promenade. En descendant le boulevard de Cessole, puis le boulevard Gambetta, vous arrivez directement à la mer, en un quart d'heure. En cette saison, il n'y a pas de circulation, et pas de problème de parking.

Tandis qu'elle le mettait pratiquement dehors, P.H. se dit que le folklore Nissarte avait su s'adapter à la technologie moderne.

Il prit donc sa voiture et démarra sur la départementale sinueuse le long de la colline de Gairaut vers le centre-ville, découvrant un panorama magnifique sur la Baie des Anges. Petit à petit le paysage urbain se densifiait. La route passait sous l'autoroute de contournement nord pour aboutir sur une petite place d'où démarrait le boulevard, bordé d'immeubles niçois de 5 à 6 étages des années 50. Il s'aperçut alors qu'il suivait le même chemin qui les avait conduits avec Louise, jusqu'au Cercle militaire. Sur le moment il n'avait pris garde au paysage. Après 3 ou 4 kilomètres, il passa sous le pont de chemin de fer, et continua jusqu'à la mer. Il repéra facilement le parking à moitié vide du Cercle où il s'était précédemment garé. Il s'y rangea à nouveau sans scrupule, étant donné que le long des rues, les

automobilistes niçois avaient adopté depuis longtemps la mode du stationnement en troisième position.

Il traversa la Promenade des Anglais et fit quelques pas le long du rivage. Bien sûr, en cette saison, les plages de galets étaient désertes, hormis quelques pêcheurs sur des rochers proches. Un peu plus loin sur le large trottoir des gosses faisaient des cabrioles en skateboard, des couples de personnes d'un âge certain promenaient leur chien en laisse. Les plus disciplinés ramassant les crottes des canidés à l'aide de gants en plastique jetable, généreusement mis à leur disposition de loin en loin par la municipalité.

Il arriva ensuite à une pergola sous laquelle des personnes encore un peu plus âgées somnolaient ou papotaient en se réchauffant au soleil sur les fameuses chaises bleues solidement fixées au sol pour éviter tout chapardage.³⁵

Quelque peu déprimé par cette ambiance troisième âge à laquelle il appartenait désormais, il franchit à nouveau la Promenade au niveau du Palais de la Méditerranée.³⁶ Le Casino et l'hôtel après avoir été longtemps fermés avaient été restaurés et étaient ouverts depuis 7 ou 8 ans. Ils venaient d'être rachetés, savait-il, par un groupe du Qatar. Les mauvaises langues proposaient d'ailleurs de rebaptiser la Promenade des Anglais : «Promenade des Émirats»

³⁵ Jusqu'aux années 2000, leur entretien était dévolu à une entreprise privée. Depuis, 2002 la gestion des chaises se fait par les services techniques de la Ville ». (Nice Matin

³⁶ Construit par l'architecte niçois Charles Dalmas, pour F. Jay Gould. Inauguré en 1929, il est un témoignage de la période Art Déco.

Il pénétra dans le café jouxtant l'entrée du casino. Pour l'heure, en milieu de matinée et en intersaison entre le carnaval et l'été, c'était toujours les clubs du troisième âge qui dominaient ici aussi.

Quelques couples prenaient le petit déjeuner continental avec un thé, un chocolat ou un café au lait, accompagné de viennoiserie. Il choisit une table près de la terrasse, à côté d'un vieux monsieur et d'un jeune homme aux cheveux mi-longs, dégustant avec précaution des œufs au bacon accompagnés de toasts et de jus de fruits

L'origine british des personnages, outre les blazers et les cravates de collèges, était confirmée par un exemplaire du magazine Gay Times négligemment posé sur la table ronde.

Alors que P.H. se laissait aller à une réflexion oiseuse à ce sujet, une jeune femme blonde s'assit à la table du côté opposé. Elle croisa les jambes, ce qui eut pour effet de découvrir jusqu'au porte-jarretelles des cuisses musclées. Elle s'adressa à P.H. avec un grand sourire et un accent russe marqué :

- Bonjour, je m'appelle Natacha. J'espère que vos préférences ne vous attirent pas vers la table de ces messieurs.

- Non ! Pas vraiment. D'ailleurs, je suis là pour affaire et je dois rejoindre un ami.

- Oh ! J'adore les hommes d'affaires et je n'ai rien contre les amis. Si vous êtes libre, en fin d'après-midi, on peut se retrouver ici pour le thé, je viens le prendre après mon entraînement. Je suis nageuse professionnelle.

- Eh bien, nous verrons. Mais n'y comptez pas trop.

Il sortit du café après avoir réglé précipitamment à la caisse. Il rejoignit sa voiture en se faisant la réflexion qu'à cette époque de l'année, entre les vieillards italiens, les pédérastes britanniques, les putes russes, et les pétroliers arabes, la Baie des Anges faisait plutôt penser à l'Enfer de Dante.

Lorsqu'il arriva sur les hauteurs, une bouffée d'air frais lui parut souffler.

Au moment où il gara sa voiture devant la maison, une mini Cooper dernière mode s'arrêta à son niveau. Bertrand en descendit ainsi qu'un autre homme qui devait être l'agent immobilier.

Ginette les accueillit sur le pas de la porte :

- Entrez messieurs, entrez ! J'ai préparé du café. C'est du Malongo.

- Quoi d'autre ? Marmonna Pierre-Henri.

Pendant qu'il dégustait leur boisson, une fois les présentations achevées, l'agent immobilier prit la parole :

- Après l'appel de Bertrand, je me suis permis de consulter le cadastre pour avoir une idée plus exacte de la superficie. Bien sûr il faudra préciser cela avec des actes notariés. L'emplacement est idéal, et il y a un beau volume.

- Ginette va vous faire visiter les lieux, car elle les connaît bien mieux que moi.

Ils ressortirent de la cuisine et pénétrèrent dans la salle de séjour donnant sur le jardin par deux portes-fenêtres. De l'autre côté du couloir, on trouvait une chambre et une salle de bain, occupées par Marguerite jusqu'à sa mort. Cette pièce était attenante à un petit dressing faisant office de bureau. Cela évitait de monter un escalier en bois de chêne pour accéder à l'étage où se trouvaient deux

chambres et une salle d'eau commune donnant sur des balcons.

Ils arrivèrent ensuite devant la porte du grenier.

- Il n'est pas aménagé. Et c'est plein de vieilleries. J'ai laissé la clé en bas, déclara Ginette, avec un regard entendu en direction de P.H. et de Bertrand. Descendons plutôt au sous-sol. Il y a un cellier et la chaufferie avec une chaudière au fioul qui doit avoir à peine une dizaine d'années.

- Par contre, les radiateurs sont assez anciens, et les fenêtres ne sont pas en double vitrage, compléta l'agent immobilier, histoire de dire quelque chose.

Une fois qu'ils eurent fait le tour du jardin, le canon de midi retentit.

- Je vous propose de libérer Ginette, qui doit nourrir son Barbarin, et je vous invite à déjeuner quelque part en ville.

- N'oubliez pas ce soir chez Stéphanie, répondit Ginette. Je vous ai donné l'adresse et le téléphone.

- Suivez-moi, je vous propose d'aller manger, dans la rue de France. Je connais un excellent italien, proposa Bertrand. Ce n'est pas très loin de l'agence immobilière.

P.H. rejoignit sa voiture. Il fit demi-tour devant la maison pour suivre lamini Cooper.

Arrivés au restaurant, les trois hommes choisirent une table tranquille.

Bertrand proposa d'offrir l'apéritif. Lui et l'agent immobilier commandèrent un pastis. Pierre-Henri préféra se rabattre sur un Martini. Le patron proposa le plat du jour, des lasagnes al forno avec quelques feuilles de mesclun.

- Je vais vous faire une première estimation. Bien qu'actuellement les Français soient terrassés par les

impôts, si vous n'êtes pas trop pressé, on devrait en tirer un bon prix auprès de la clientèle étrangère.

- Il semblerait en effet, que les Qataris, les Anglais, les Italiens et les Russes aiment bien la Côte, répondit P.H.

- L'ameublement n'est pas mal. Je vous conseille de le laisser en place. C'est plus vendeur. Par contre, enlevez les objets et les papiers auxquels vous tenez. On ne sait jamais. Je vais vous envoyer une estimation avant de vous rendre chez le notaire, de façon à ne pas payer une plus-value trop importante. Il faudrait faire une quote-part entre cette taxe et les droits de succession. Comme le gouvernement change d'avis tous les 15 jours, ce n'est pas simple. C'est d'ailleurs une des causes du marasme du marché courant, mais ici on est dans le haut de gamme.

Il acheva ses lasagnes rapidement et continua :

- Je vous quitte sans boire le café, car j'ai un autre rendez-vous qui m'attend.

Une fois qu'il fut sorti du restaurant, Bertrand prit la parole :

- Je te propose, si tu es d'accord, que nous regagnons la maison cet après-midi, pour réfléchir à cette histoire d'exposition. Je pense que nous pourrions jeter un coup d'œil plus approfondi au grenier sans que cela vexé Clara. Auparavant, moi, j'ai besoin d'un expresso.

- C'est du Malongo ? Demanda P.H.

Pendant qu'ils dégustaient leur café, Bertrand expliqua que dans sa jeunesse, il avait travaillé comme professeur de dessin au lycée Masséna, et qu'il avait eu François comme élève.

Ayant constaté que son futur associé était irrémédiablement hétérosexuel, il l'avait fait

rencontrer sa nièce Cécile qui lui était tombée dans les bras. Et quelques années plus tard, ils avaient repris cette galerie, maintenant solidement implantée dans le vieux Nice.

Ils reprirent ensuite chacun leur voiture, et regagnèrent la maison de Gairaut.

Une fois rentrés dans le hall, ils se débarrassèrent, P.H. de son blouson, Bertrand de son loden, car Ginette avait veillé au réglage du chauffage.

- Par quoi commençons-nous ? demanda Bertrand.

- Tout d'abord, comment vois-tu cette exposition ?

Bertrand suivit P.H. dans la cuisine et s'assit devant la table avec un calepin et un stylo.

- Le thème, on se contente de l'histoire des Indes, ou bien on englobe la maison de Gairaut ?

- À t'écouter, la deuxième solution me semble plus intéressante. On pourrait appeler ça « histoire d'une famille franco-italienne de l'Inde à Nice au vingtième siècle ».

- C'est assurément le sujet. Mais comme titre, ça manque de pep, on verra. En somme, on démarre de Pondichéry et on finit dans le cimetière de Gairaut. Le tout est de trouver de quoi illustrer cette période.

- Pour la première partie, reprit Pierre-Henri, songeur, on a du matos : les documents du médecin militaire, le diamant, et le squelette. Le fils d'Elisabeth étant mort à la guerre, on devrait découvrir quelque chose à son sujet. Comme il a épousé une Italienne, la liaison est faite. Je pense que l'on pourra trouver dans ta famille des illustrations concernant les Italiens à Nice entre les deux guerres.

- Sans compter que je me vois très bien illustrer cette histoire de quelques fresques à ma façon.

Pierre-Henri dévisagea Bertrand, avec un regard en biais :

- On devrait commencer à aller farfouiller plus à fond dans le grenier. Il faudra se renseigner sur le statut exact d'Hector. Il raconta son entrevue avec l'archiviste du Prado.

- Oh ! La caution d'une institution comme celle-là va faire frémir d'aise Cécile et François. Encore que les universitaires sont des coupeurs de cheveux en 4. Bon avant de monter, je vais aller prendre une « estrasse » qui me sert lorsque je veux faire du barbouillage, mais je n'en ai pas à ta taille.

- Bah ! Mon tee-shirt et mon jean n'ont pas grand-chose à craindre.

Bertrand fit un aller-retour jusqu'à sa voiture. La fameuse « estrasse » s'avéra être une salopette de peintre, d'un ravissant vert bouteille. Il ôta rapidement ses vêtements, se retrouvant revêtu uniquement d'un mini-slip rose bonbon, révélant des cuisses et des jambes soigneusement épilées.

Il enfila rapidement le vêtement de travail, sous l'air narquois de P.H. qui se garda du moindre commentaire.

Ils regagnèrent ensuite le grenier.

Dans un premier temps, ils ouvrirent le sarcophage d'Hector.

Ils examinèrent soigneusement les ossements. P.H. prit plusieurs photos avec son appareil numérique.

- Il faut que nous prenions contact avec un médecin paléontologue. Il paraît que ces types-là sont capables de tirer les vers du nez d'un mort

enterré depuis plusieurs siècles découverts à l'occasion d'un chantier d'autoroute.³⁷

Ils refermèrent la caisse, et en ouvrirent une autre à proximité. Elle contenait divers instruments médicaux, dont un microscope et une boîte remplie de lames préparées. Une troisième caisse rembourrée était remplie de bocaux en verre qui contenaient des lambeaux de chairs non identifiables, baignant dans un liquide jaunâtre.

Bertrand frissonna :

- Ça fait penser à des accessoires du cabinet du docteur Cagliari :

- Ou tout du moins, aux vases canopes d'Hector, compléta Pierre-Henri.

Sur une étagère, se trouvaient deux malles.

La première contenait en vrac des estampes et des miniatures indiennes ainsi que des photos de personnages, manifestement nobles. Au verso, se trouvaient le nom et la date. Il s'agissait du Nizâm, de sa première épouse, du docteur Hussein lui-même en compagnie de Freddy et de deux photos non identifiées, l'une d'un jeune homme assez amaigri couché dans un lit d'hôpital, et l'autre d'un cadavre entièrement nu, au visage déformé par des sortes de glandes hypertrophiées.

- Bon ! Eh bien, je crois que nous savons maintenant à quoi ressemblaient Hector et son copain. Tu as de quoi t'inspirer pour quelques aquarelles hyperréalistes.

³⁷ Un squelette découvert sous un parking de Leicester vient d'être authentifié comme celui du monarque anglais Richard III. Les chercheurs mettent ainsi un terme à un mystère de plus de 500 ans autour de la mort du roi (lefigaro.fr/sciences/2013/02/04) (Shakespeare : Richard III)

La deuxième mallette contenait des photos noir et blanc encadrées. A l'époque les appareils portables, genre kodak, commençaient à se répandre chez les particuliers, mais les portraits de famille étaient réalisés par des photographes professionnels.

Il y avait deux ou trois tirages du médecin militaire. Le même Émile accompagné de son épouse en robe de ville et capeline. Un portrait en gros plan de la dame, plusieurs photos du couple avec une petite fille à différents âges, et plusieurs tirages d'une jeune fille, probablement Elisabeth, en pied et en portrait.

Dans la même mallette, une enveloppe contenait des cartes postales, qui représentaient des paysages de l'époque. Il y avait des vues d'Hyderabad, de Pondichéry et même de Golconde.

- Ça, c'est extra, s'enthousiasma Bertrand. On doit pouvoir faire des agrandissements avec un scanner et les exposer sans problème. Tu penses bien qu'il n'y a pas de copyright.

Enfin sur la même étagère se trouvait un carton contenant un album photos et plusieurs lettres s'entassant pêle-mêle. D'après les enveloppes, celles-ci avaient été adressées à la mère d'Elisabeth pendant qu'elle résidait à Marseille et un peu plus tard à son époux quand il avait dû être muté. Dans l'album, on trouvait des photos Kodak, datant de 1910 à 1940, représentant Elizabeth enceinte puis avec un bébé, puis avec un petit garçon, et enfin avec un jeune homme qui devait être Paul à différents âges. On le retrouvait ensuite avec une jeune fille seule ou avec un bébé. L'album se terminait avec le même homme vêtu d'un uniforme militaire en famille. Sa fille devait avoir une dizaine d'années.

- Je pense que sur la dernière photo, il s'agit de Paul avant qu'il parte pour le front avec sa femme Alexandrine, l'arrière-grand-mère de Clara, et cousine de ma belle-sœur Marie, dit Bertrand, en se tapotant les lèvres avec l'index.

- Et la gamine, eh bien c'est Mamie Marguerite que nous venons d'enterrer ! s'exclama P.H. Regarde bien plusieurs photos, ont été prises à l'extérieur et on distingue la maison de Gairaut en arrière-plan.

- Nous avons largement de quoi bâtir la première partie de l'exposition, répondit Bertrand, excité comme une puce.

chapitre 9

Chambarrans, mercredi 23, jeudi 24 avril 2014

Profitant d'une soirée tranquille en l'absence de P.H. Clara avait invité sa tante Jeannette à un dîner rapide. Après quoi, une fois Justin mis au lit, Jeannette s'assit sur un fauteuil bien éclairé, avec les lettres, en italien, confiées par Louise pendant que Clara s'installait devant son PC pour copier au fur et à mesure ce que sa tante lui traduirait à haute voix.

La première était datée de fin 1972 en provenance de Malte.

Marguerite, amore mio,

Je viens donc d'arriver à Malte où comme tu le sais j'ai été nommé à l'Ambassade d'Italie.

Pendant le trajet en bateau depuis Beyrouth, je n'ai pu m'empêcher de ne penser qu'à toi. Je sens encore l'odeur de ton corps fiévreux pendant nos étreintes.

Je te préviendrai dès que j'aurai l'occasion de faire une nouvelle escapade vers le Liban.

Sache que je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Sans toi je ne sais pas comment je me serais sorti des ennuis dans lesquels je m'étais mis.

Avec tout mon amour,

TonLuigi

- La salooope ! s'exclama Clara. Ma grand-mère se faisait sauter par un bellâtre.

- Oui c'est de famille on dirait, répondit Jeannette.
- Parle pour toi peut-être, parce que moi, à part mon mari et P.H. Quant à ma pauvre mère, sainte femme, elle n'en a pas eu le temps.
- Non, je pensais à ta dévergondée de trisaïeule. Bon ! On continue, ça va peut-être devenir chaud-brulant.

*Ma chère Marguerite,
Je viens de recevoir enfin une lettre de toi. Il
semblerait que la précédente et les deux messages
que je t'ai envoyées entre-temps se soient perdues.
La nuit, je pense fréquemment à toi...*

- Et c'est reparti pour une page de cul... c'est un obsédé ce type...
- Peut-être que Marguerite était une bonne affaire, sous ses airs de ne pas y toucher.
- Dans tout ça, à part cette liaison adultérine de Marguerite, il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard.
- Encore que lorsque j'étais élève infirmière, j'ai connu un manipulateur radio d'origine italienne... enfin bref ! Conclut Jeannette en parcourant les feuilles. Il y a encore deux ou trois lettres où il se plaint d'absence de réponse. Ah ! Dans celle-là il dit qu'il a été navré d'apprendre la mort de tes parents et, précise qu'il est nommé au Ministère des affaires étrangères à Rome. Tiens c'est curieux, il y a aussi un courrier à en-tête du Ministère de la défense, français celui-là, et signé par le supérieur hiérarchique de ton grand-père.

Elle poursuivit :

- Dans les lettres émanant du Ministère italien, le belâtre n'appelle plus Marguerite « amore mio » mais

« chère Madame ». Elles ont été envoyées à Nice, donc après le décès de Freddy. Ce qui est curieux c'est qu'il fait allusion à de nouvelles fonctions de ta grand-mère et souhaite pouvoir la rencontrer dans ce cadre, lorsqu'elle le jugera opportun. Il veut la tenir au courant de vive voix, d'informations concernant certains libanais ayant migré sur la côte et pouvant avoir des liens avec sa mission actuelle.

- Qu'est-ce que c'est ce pataquès ? interrogea Clara en fronçant les sourcils. Marguerite était chargée de quelle mission ?

- Attend un peu continua Jeannette. La lettre du Ministère de la défense, signée du Colonel, éclaire peut être un peu les choses. Il est dit, je cite :

« Votre mission se poursuivra donc à Nice, sous mes ordres, puisque je suis muté comme responsable de service concernant la surveillance des ressortissants des pays du Proche Orient sur la côte. Nul doute, que votre expérience, votre connaissance du terrain et les relations que vous avez nouées au Liban, seront extrêmement utiles. Bien entendu tout cela est confidentiel défense ».

- Sabre de bois ! Marguerite était donc une honorable correspondante du SDECE...s'exclama Clara.

- Sur cette dernière lettre, il y a une note manuscrite : « en parler avec Aldo ». C'est manifestement l'écriture de Marguerite.

- Ce qui est bien dans notre famille, c'est que ceux qui sortent de l'armée rentrent dans la mafia !

Le lendemain, au moment où P.H se trouvait dans le grenier avec Bertrand, alors qu'ils allaient ouvrir un autre carton, le mobile de Pierre-Henri se mit à sonner.

- Allo « Amore mio » susurra Clara.

- Tu t'es mis à l'espagnol maintenant ?

- C'est de l'italien, et ça veut dire mon amour, espèce de fada !, répondit Clara, désabusée. Enfin bon ! Je t'appelais accessoirement pour avoir de tes nouvelles, mais surtout pour te tenir au courant du contenu des « lettres italiennes » qui ne sont d'ailleurs pas toutes italiennes et que tu cuisines un peu le cousin Aldo à ce sujet.

- je t'écoute, la Miéu Rouseta !

Face au silence interloqué de Clara, il précisa :

- C'est du niçois et ça veut dire ma petite rose.

- Eh bien d'accord ! Bertrand t'a appris ces mots doux ? Bon soyons sérieux et écoute moi.

Elle lui résuma la soirée de lecture qu'elle avait passée avec Jeannette.

Pendant qu'il l'écoutait, il avait ouvert le nouveau carton, dans lequel se trouvait un tas de petits carnets d'agendas, sur lesquels Marguerite avait noté une série d'adresses et de rendez-vous au fil des ans.

Lorsque Clara eut terminé son récit, P.H. reprit la parole :

- Ici Londres... Pendant votre dernier message, j'ai trouvé un carton de documents qui pourraient intéresser la CIA, le Mossad, et Al-Qaida... Il se trouve que ce soir, je dîne avec les vieilles souches, je répète, je dîne avec les vieilles souches. Je ne vous en dis pas plus au cas où nos téléphones seraient sur écoute.

- Arrête un peu de forcer sur « la grappa. Il faut que je retourne bosser. Je te rappelle demain soir. Et elle raccrocha.

- J'ignorais que tu travaillais pour les services secrets, s'extasia Bertrand.

- Non non, c'est Clara qui !

- Putain con ! Lâcha Bertrand en retrouvant l'accent niçois, Clara une espionne ?

- Mais pas du tout ! Et merde...

- Grossier ! Enfin, moi, il faut que je retourne un peu bosser à la galerie. Est-ce que je peux t'emprunter les photos pour les étudier de plus près, et on se rappelle demain.

- Très bien on fait comme ça. De mon côté, je vais étudier les carnets noirs.

Bertrand prit congé avec un clignement d'œil et un air entendu, laissant Pierre-Henri quelque peu abattu par le quiproquo.

Une fois seul, Pierre Henri marmonna :

- J'ai bien besoin d'un petit Malongo.

Après avoir bu sa tasse de café, il étala les carnets sur la table. Ils commençaient en 1973, année du retour de Marguerite à Nice, pour s'interrompre en 1983.

Un dernier carnet, revêtu d'une couverture en cuir rouge patiné par le temps, ne comportait pas de date. C'était en fait un répertoire. Certains noms étaient suivis d'un numéro de téléphone, d'autres étaient complétés par des adresses postales ou des adresses électroniques. Quelques noms comportaient une initiale en rouge, d'autres étaient simplement rayés. Les listes alphabétiques étaient écrites avec des encres de stylos différents, indiquant que le carnet avait été rempli au fil du temps.

Curieusement P.H. ne trouva ni le nom de Clara, ni ceux des différents oncles et cousins niçois.

Les agendas quant à eux étaient annotés de façon variable suivant les années et les mois, et les rendez-vous ne comportaient que des initiales ou

des prénoms, parfois suivis d'une adresse en général d'un restaurant, d'un café ou d'un salon de thé.

En été, figuraient souvent le soir les noms de salles de concerts ou de spectacles.

Perplexe, il s'aperçut que l'heure du dîner approchait. Il se changea, rangea les agendas dans le tiroir de sa table de chevet, et fourra le répertoire dans sa poche de veste.

La maison fermée, il prit sa voiture. L'appartement de Stéphanie et de Jean-Marie se tenait dans une vieille rue, non loin de leur galerie. La rue avait abrité quelques décennies plutôt le magasin de disques (à Nice, on disait le « Charafi ») de Ben Vautier³⁸, artiste local ayant acquis une certaine renommée.

L'immeuble de trois étages ne payait pas de mine, mais le hall avait manifestement été refait à neuf récemment. Dans le colimaçon de l'escalier l'espace avait été suffisant pour installer un ascenseur moderne. L'appartement occupait tout le dernier étage. P.H. sonna à la porte blindée. Quelques instants après, celle-ci s'ouvrit sur le décolleté de la robe longue qu'avait revêtue Stéphanie pour l'occasion.

Les deux baisers que la cousine de Clara lui appliqua sur les joues lui permirent d'apprécier la fermeté de la poitrine de Stéphanie et son parfum à l'odeur fortement vanillée très en vogue actuellement. Elle le fit pénétrer dans la salle de séjour. Sur le côté salle à manger était installé le couvert pour 6 personnes. Un homme d'une quarantaine d'années plutôt athlétique, brun, aux faux airs de Jean Dujardin s'approcha à sa rencontre pour l'accueillir :

³⁸ <http://www.ben-vautier.com/>

- Bonjour. Enchanté de vous connaître enfin. Je suis Jean-Marie, le mari de Stéphanie. Vous connaissez, le reste de la famille ajouta-t-il d'un large geste. Aldo, Germain et Adalchise le saluèrent en levant le verre qu'ils tenaient à la main.

Jean-Marie prit la bouteille qui se trouvait sur la table basse et servit une flûte pour Pierre-Henri.

- Tenez, vous m'en direz des nouvelles ! C'est un Asti Spumante, un haut de gamme que nous faisons venir directement du producteur, pas une de ces horribles bibines que l'on vous fourgue dans les épiceries italiennes. Salute, trinquà Aldo depuis son fauteuil roulant.

- À votre santé à tous et à la mémoire de Marguerite, répondit Pierre-Henri.

Il avala une gorgée et déclara :

- C'est vrai que ce vin est excellent.

Il jeta un regard circulaire à la pièce garnie avec des meubles rustiques à l'ancienne qui n'avaient absolument pas le caractère provençal que l'on aurait pu redouter. Les murs étaient recouverts de plusieurs peintures non figuratives.

- Nous avons installé là deux de nos peintres préférés, un Irlandais et un Espagnol. Ils ont comme point commun d'être tous les deux morts d'alcoolisme avant 50 ans. Mais, ce dont je suis la plus fière, c'est ce petit bijou.

Stéphanie désigna une serrure complètement écrabouillée et revêtue d'un plaquage doré. C'est celle qui fermait le magasin de Ben. Il en avait fait cadeau au père de Jean-Marie, longtemps son compagnon de beuverie avec leurs complices, le peintre Armand et Yves Klein. Malheureusement, ceux-ci ne nous ont pas laissé une œuvre en dépôt.

- Avez-vous trouvé des choses intéressantes chez ma cousine ? Intervint Aldo

- Concernant Hector, Bertrand vous racontera les détails. A son sujet, j'ai eu l'occasion de discuter avec l'archiviste de l'École de médecine navale de Marseille. Elle a trouvé des documents intéressants sur le squelette. J'aimerais en parler avec Clara et me livrer à quelques vérifications. À ce propos vous pourrez peut-être me dire ce que vous savez sur le fils naturel d'Elisabeth, Paul, mort pendant la guerre. Pour ce qui concerne Marguerite elle-même, j'avoue que ce que nous avons trouvé avec Clara me paraît tout aussi incroyable. Il y a une lettre du ministère de la Défense signée du patron de Freddy qu'elle avait confié à son amie Louise et hier soir j'ai découvert après le départ de Bertrand, une série d'agendas curieux ainsi que ce carnet d'adresses.

Il tendit le carnet en cuir à Aldo. Celui-ci jeta un coup d'œil significatif à Jean-Marie sans toucher à l'objet.

- Oh ! Oh ! Vous avez mis le doigt sur ce qui a été probablement du « confidentiel défense », mais, au bout de trente ans, je pense qu'il y a prescription.

- Si ça fait trente ans, ça pourra attendre deux heures de plus. Ce n'est pas comme mes cailles aux raisins, il est temps de passer à table interrompit Stéphanie.

Une fois tout le monde assis, pendant que Jean-Marie débouchait une bouteille de rosé de Bellet, Stéphanie servait quelques poivrons grillés en guise d'entrée, Aldo prit la parole.

- Au cours de la veillée mortuaire, Germain, je n'ai pas relevé tes allusions au Colonel et aux activités de Marguerite. Les rumeurs dont tu parlais étaient réelles. Notre cousine était un agent de

renseignements pour le ministère de la Défense. Cela remontait loin puisque c'est même à cette occasion qu'elle a rencontré Freddy. Bien entendu, elle restait bien discrète sur son travail. Ce n'est qu'en 1983, après la mort violente du Colonel qu'elle m'en a parlé directement. Elle avait été très secouée par la mort de son supérieur et elle a donné sa démission quelques mois plus tard. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait confié des documents à Louise, même si c'était sa meilleure amie.

- Les feuillets étaient insérés dans un paquet de lettres personnelles, et cela a pu être fait par erreur. Louise est discrète et n'a pas cherché à savoir ce que contenait la liasse, commenta P.H.

- Marguerite n'était pas du genre à commettre des erreurs. Elle venait de perdre son mari, et elle préférait peut-être assurer ses arrières. En tout cas, pour ce qu'elle m'en a dit, elle a toujours pensé que la mort du Colonel n'était pas un suicide ou un accident, mais un assassinat lié au trafic d'armes entre la France et le Liban, transitant par l'Italie. Je sais qu'elle avait été également en contact avec des Indiens immigrés sur la Côte d'Azur, plus ou moins liés à sa famille. J'aime autant vous dire qu'il n'appartenait pas à la caste des Intouchables tels que l'on conçoit ce mot sur le continent indien. Quelques années plus tard, elle m'a confié un numéro de code pour accéder à son ordinateur. À l'époque les clés USB n'étaient pas répandues. Sans le login on ne peut pas en faire grand-chose, précisa Aldo.

- Sauf si elle a confié celle-ci à une autre personne continua Pierre-Henri, repensant à ce que lui avait dit Ginette.

- j'ai gardé le code sur moi depuis des années et je pense que je peux vous le confier pour Clara. Il sortit un vieux portefeuille en crocodile de sa poche pour en extraire une carte qu'il glissa à P.H. Recopiez le tout de suite.

Pierre-Henri s'exécuta. Le mot de passe était composé des prénoms des parents de Clara et de chiffre qu'il supposa correspondre à la date de leur décès.

Jean-Marie intervint alors :

- À propos de la mort du Colonel, j'ai un collègue, maintenant à la retraite, qui a participé à l'enquête de l'époque. Il pourrait peut-être nous en dire en plus.

La conversation s'interrompt, car Stéphanie venait de servir le plat de cailles aux raisins accompagnées d'une sorte de petites galettes grillées.

- Ce sont des panisses, c'est préparé avec de la farine de pois chiche, comme la socca. Leur recette et celle des petits oiseaux datent de Tante Victorine.

Devant l'air interloqué de P.H. Adalchise précisa :

- Le « pastrouil » de Tanta Vitourina était une émission à succès de Radio Monte Carlo à l'heure du déjeuner dans les années 60.

Germain l'interrompt :

- Plus exactement à l'heure du café, car l'émission était sponsorisée...

- ... Par Malongo, je suppose répondit P.H.

Aldo s'esclaffa :

- Vous êtes en train de devenir un vrai Nissarte.

Les convives finirent religieusement leur assiette avec les doigts, Stéphanie ayant prévu des rince-doigts doigts. Entre la poire et le fromage, un

parmesan de bonne facture et des fruits confits de la maison Auer³⁹.

Aldo parcourut finalement le contenu du carnet rouge.

- Je connais quelques noms locaux, beaucoup d'entre eux sont morts de leur belle mort. Les noms plus français ou étrangers ne sont pas connus, peut-être que ton ami pourra vous en dire plus en connaîtra plus dit-il en se tournant vers Jean-Marie.

- Je l'appellerai dès demain matin, et je te tiens au courant, répondit celui-ci à l'attention de Pierre-Henri.

- Sans vouloir abuser, si tu connais également quelqu'un de compétent en médecine légale, ça m'arrangerait pour Hector...

- Pas de problème, je connais une des responsables du service qui n'a rien à envier à Key Scarpetta.⁴⁰

Stéphanie intervint :

- Oh là ! S'il s'agit de ta vieille copine Mélanie, je te rappelle qu'il y a interdiction d'approcher la scène du crime.

Jean-Marie haussa les épaules, désabusé.

- Bof ! Là aussi, il y a prescription.

- Oui ! Je t'ai à l'œil mon gaillard, répliqua Stéphanie.

Pendant ce temps-là, elle avait disposé les tasses à café, et une cafetière à la « Cona » composée de deux sphères en verre. L'eau remplissait la sphère

³⁹ Confiseur réputé dans le Vieux-Nice

⁴⁰ Kay Scarpetta est un personnage de fiction, médecin légiste, qu'on retrouve dans près d'une vingtaine de romans policiers de Patricia Cornwell. Ex informaticienne à l'Institut médico-légal de Richmond en Virginie, celle-ci s'est inspirée de la directrice de la morgue pour créer son héroïne

inférieure et était chauffée à l'aide d'une lampe à alcool. La vapeur d'eau montait dans la sphère supérieure où se tenait le café moulu. Quand toute l'eau était évaporée, on éteignait la lampe et le café redescendait à travers un filtre dans la première sphère, prêt à être servi.

Stéphanie proposa d'accompagner le café avec un verre de Grappa. P.H. sentit qu'il aurait été malséant de refuser et pria pour ne pas être arrêté pour un contrôle d'alcoolémie.

Jean-Marie dut intercepter sa pensée, car il déclara :

- Si des collègues de la route te cherchaient des misères avec leurs ballons, tu donnes mon nom, ça suffira. Et surtout pas de bakchich, il ne faut pas donner de mauvaises idées aux jeunes, a dit le Ministre.

Sur ces bonnes paroles, minuit sonna au carillon posé sur la cheminée, en entonnant le refrain de « Nizza la belle » et Pierre-Henri prit congé après moult effusions et embrassades.

A suivre...